

Notre fascination pour les objets électroniques bouleverse les relations humaines, s'inquiète la psychologue américaine Sherry Turkle

Les machines hackent nos cœurs

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARC-OLIVIER BHERER

Psychologue et anthropologue, Sherry Turkle observe depuis quarante ans nos interactions avec les ordinateurs et les robots. Son livre, *Seuls ensemble*, qui fit événement aux Etats-Unis lors de sa publication, s'interroge sur l'effet de fascination provoqué par ces boîtiers que nous consultons frénétiquement. Pourquoi acceptons-nous de nous laisser bernier par des robots de compagnie aux réactions préprogrammées ? Quel réconfort y trouvons-nous ? Sherry Turkle a analysé le fonctionnement de ce théâtre électronique auprès d'enfants et d'adultes à l'école, à la maison, au travail, dans des maisons de retraite et lors d'études cliniques.

Votre thèse portait sur l'impact de la théorie psychanalytique en France. Pourquoi vous intéressez aujourd'hui aux relations que nous entretenons avec les robots et à celles que nous nouons par le biais des nouvelles technologies ?

Ce qui me fascinait dans la constitution d'un « Freud français », c'était comment les concepts de la psychanalyse s'étaient diffusés rapidement auprès d'un large public. Les gens s'en étaient emparés pour penser le moi. A mon retour aux Etats-Unis, je me suis rendu compte qu'un phénomène analogue était en train de se produire, mais avec le langage informatique. On s'était mis à comparer le fonctionnement de l'esprit à celui d'un ordinateur. Je me suis donc intéressée aux machines. D'emblée, il m'a semblé qu'un saut qualitatif avait été fait. La psychanalyse s'intéresse au sens que nous accordons aux choses tandis que l'informatique ne se réfère qu'à un mécanisme. Une erreur n'est plus un lapsus révélateur, mais une irrégularité dans le traitement de l'information. Un modèle sans épaisseur s'est imposé et s'y est perdue l'idée d'une réalité complexe.

En quoi ce modèle a-t-il transformé notre façon de vivre ?



ÉMILIE LOREAUX/PICTURETANK POUR "LE MONDE"

SEULS ENSEMBLE. DE PLUS EN PLUS DE TECHNOLOGIES, DE MOINS EN MOINS DE RELATIONS HUMAINES (*Alone Together. Why We Expect More from Technology and Less from Each Other*), de Sherry Turkle, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claire Richard, *L'Echappée*, « Pour en finir avec », 528 p., 22 €.

Sur le plan personnel, nous vivons selon une nouvelle maxime : je partage donc je suis. Nous cherchons à valider notre existence sur les réseaux sociaux. Nous perdons la capacité d'être seul, vantée par le psychanalyste Donald Winnicott (1896-1971), et nous souffrons de la solitude, car, en ligne, les autres ne sont pas vraiment avec nous. C'est une manière très fragile de se construire, qui ne s'appuie pas sur une présence à soi. Je précise que je ne suis pas opposée aux nouvelles technologies. Mon précédent livre portait sur l'espace d'expérimentation et d'exploration du soi que constitue le Web. Cela dit, on peut se désengager des amitiés nouées en ligne, autour de jeux, de plates-formes d'échange, beaucoup plus facilement, presque sans avoir à en payer le prix. Si vous rompez soudainement avec quelqu'un parce que vos habitudes en ligne ont changé, personne ne vous dira que ce n'est pas bien. Et la peine que peut causer cet abandon est ignorée.

Le code de conduite dans ces relations en ligne est néanmoins complexe. Nous désirons l'attention des autres, et nous leur accordons la nôtre. Mais nous ne montrons que ce que nous voulons. La spontanéité n'existe pas. Le contrôle que nous exerçons sur ces amitiés a quelque chose d'excitant et de rassurant. Mais nous nous habituons à ne voir que des individus fragmentés, jamais une personne entière.

Le film « Her » (2013), de Spike Jonze, raconte l'amour qui lie un homme à un programme informatique capable de s'adapter à lui. Assistons-nous à la réalisation de cette fiction ?

J'ai de grandes inquiétudes à ce sujet. J'ai constaté comment nous confondons de plus en plus la simulation de sentiments par des objets électroniques et les vrais sentiments. J'ai mené diverses études avec ce type de robots, notamment un bébé phoque électronique qui semble vous regarder lorsque vous lui parlez. Il a eu un grand succès dans des maisons de retraite, auprès des résidents, de

leurs proches, du personnel. Mais qu'y a-t-il à célébrer dans cette mascarade ? La vie de famille suit la même économie, chacun est connecté dans son coin, sans se soucier des autres.

Nous sommes de plus en plus confrontés à cette question : les machines vont-elles s'emparer de notre cœur ? Bill Gates craint, par exemple, les progrès de l'intelligence artificielle et le risque qu'elle puisse contrôler nos vies ; mais ce n'est pas un problème auquel nous sommes confrontés aujourd'hui. Pour moi, il est plus inquiétant de voir les enfants se confier à une machine. Car la machine ne saura jamais rien des problèmes rencontrés par l'enfant : elle n'en a jamais fait l'expérience et elle n'a pas de corps. Pourtant, elle est perçue comme étant moins menaçante qu'une personne, car elle ne juge pas et n'attend pas que vous soyez parfaits. C'est un basculement historique : la compagnie des autres est nécessaire pour faire l'apprentissage de l'empathie. Nous ne préservons plus les conditions pour que cet apprentissage soit possible. ■

Auteurs du « Monde »

Contre le faux bonheur

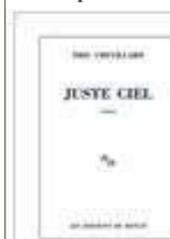
Et voilà que Roger-Pol Droit entre en guerre ! En guerre contre une image, une vérité générale, véhiculée par l'air du temps : la philosophie ferait le bonheur... Mais où est-on allé chercher pareille idée ? De quoi mettre en colère le chroniqueur du « Monde des livres », qui signe ici un libelle incisif contre la confusion des genres : le philosophe n'est pas un coach de vie. Rappelant ce que le bonheur doit au hasard (son étymologie notamment), Roger-Pol Droit retrace l'émergence, le déclin et le retour de la figure du « sage », supposé heureux par définition. Mais de



quel bonheur parle-t-on ? Souhaite-t-on vraiment ce « faux bonheur fadasse, délavé, livré prêt-à-vivre », « sans heurts et sans passion comme nos assiettes sont sans gras » ? A voir. ■
► **La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux !**, de Roger-Pol Droit, Flammarion, 202 p., 19 €.

Absurde au-delà

Mourir m'enrhume, affirmait le premier roman d'Eric Chevillard (Minuit, 1987). Mais Albert Moindre, le héros de *Juste ciel*, va s'apercevoir que ce qui menace sa quiétude, après avoir été tué par une camionnette, est moins une infection (son corps ne le tracasse plus) que les chicaneries bureaucratiques aussi omniprésentes qu'ici-bas. Depuis « la cabine », comme l'appellent les autorités de l'éternité, il va également découvrir la vérité nue sur le bilan de sa vie... Notre feuilletoniste porte au plus haut des cieux son sens de la



cocasserie et de l'absurde, à retrouver également dans *L'Autofictif au petit pois* (L'Arbre vengeur, 240 p., 15 €) et dans l'album *Les Théories de Suzie* (illustrations de Jean-François Martin, Hélium, 56 p., 13,90 €). ■
► **Juste ciel**, d'Eric Chevillard, Minuit, 144 p., 13,50 €.

Pancho satiriste

Dans cet album, *Un monde de brut*, où se côtoient dessins politiques et inédits parus dans la presse internationale, le lecteur retrouvera avec plaisir le dessin et le trait (d'humour) de Pancho, collaborateur du *Monde*. Car Pancho manie habilement la satire, celle du capitalisme financier et du productivisme aveugle (à une personne sans abri : « *Un logement ce n'est pas sûr mais vous pouvez compter sur le réchauffement climatique.* ») comme celle des religions (« *Athées de toutes les religions, unissez-vous !* »). Une dernière partie regroupe des portraits : Fernando Pes-



soa, Oussama Ben Laden, Prévert ou encore Milan Kundera. Pancho aime la caricature, dont le but est de « *cerner le personnage* » : « *Bien que beaucoup de visages soient des masques, ils m'ont toujours fasciné.* » ■
► **Un monde de brut**, de Pancho, Baker Street, 146 p., 18 €.

Actualité des utopistes

La pensée de Fourier et de Saint-Simon garde toute sa charge critique, montre Florent Perrier

MARIANNE DAUTREY

En ces temps de désarroi de la pensée politique, on assiste à un étrange retour de l'utopie, dans certains mouvements politiques, comme dans la vie intellectuelle et éditoriale. Tandis que les Presses du réel ont achevé, il y a un an, l'édition complète des écrits de Charles Fourier, que Fata Morgana a édité son fantasque *Réveil d'Épiménide*, la revue *Critique* lui a consacré au mois de janvier un numéro au titre éloquent : « Fourier revient ». Dans un substantiel ouvrage théorique qui paraît chez Payot, dans la collection « Critique de la politique », dirigée par

Miguel Abensour, l'un des penseurs décisifs de l'utopie et de la philosophie critique, Florent Perrier, associe quant à lui les deux figures tutélaires de ce qu'on a appelé l'« utopie », ou encore le « socialisme », Fourier et Saint-Simon.

Une chose frappe dans ces deux dernières publications, c'est leur vigueur, leur force, leur énergie, comme si l'élan vitaliste des écrits de Fourier et de Saint-Simon, qui s'est exprimé dans l'après-Révolution française pour y réinsuffler une dynamique sociale, revenait contaminer leurs commentateurs contemporains.

Toute deux ont un même point de départ : « *Ni utopiste – qualité qu'il a toujours déclinée – ni prophète, Fourier a la passion du réel et du systématique* », écrivent Elie Durning et Laurent Jeanpierre dans leur introduction au dossier de la revue *Critique*. Florent Perrier, lui,

écrit à propos de l'« utopie », citant le philosophe Mikel Dufrenne, qu'elle « *viscère ce monde comme autre et non un autre monde* », c'est-à-dire, précise-t-il, qu'« *elle consigne son insatisfaction critique au cœur de la réalité présente* ».

Créativité politique

La revue *Critique* suit les écrits de Fourier jusque dans ses réalisations effectives (Michel Lallement décrit le phalanstère créé au Texas au XIX^e siècle), jusque dans leur postérité chez les poètes (Breton), mais aussi dans les possibles qu'ils creusent au sein du réel, comme ceux d'une révolution des mœurs et des genres sexuels (lire le beau texte d'Alexandre Costanzo sur *Le Réveil d'Épiménide* et l'entretien avec René Schérer qui clôt la revue). L'ouvrage de Perrier, lui, s'attache à montrer, à

TOPEAUGRAPHIES DE L'UTOPIE. ESQUISSES SUR L'ART, L'UTOPIE ET LE POLITIQUE, de Florent Perrier, Payot, « Critique de la politique », 380 p., 29 €.

partir des textes de Fourier et de Saint-Simon, que leur pensée, par-delà toute distinction entre le théorique et le sensible, s'écrit sur « *la texture même du présent* », à même la « *peau* » du réel, pour en révéler une « *topéaographie* » autre.

Or c'est cela qui fait l'actualité des « utopistes » : par un simple déplacement de la pensée du réel, en y réintroduisant le désir et l'imagination, ils révélèrent tout ce que notre réalité avait de contingent et rappellèrent la nécessité d'en dépasser les limites en inventant des formes de créativité politique, par la « *transgression* » du réel (« Fourier revient ») ou par sa « *subversion* » menée au présent (Perrier). La pensée utopique, comme le montre Perrier avec force, est moins utopiste que critique. ■

La relève agricole

C'est un monde qui semble de plus en plus lointain dans le siècle urbain qui s'ouvre. Celui des champs et des prés, des fermes et des granges. On n'entend guère parler des exploitations agricoles qu'à l'occasion des réformes dont elles sont le théâtre. Le choix d'Olivier Aubrée, secrétaire de rédaction à « *Le Magazine du Monde* », est autre : suivre la vie des agriculteurs non au moment de ces crispations périodiques, mais aux heures délicates de la transmission des exploitations. Huit récits retracent ces passages de relais – entre générations, entre cédants et repreneurs, passionnés de tous



bords. A travers ces témoignages, d'Octeville (Seine-Maritime) à Beaumarchés (Gers), un autre visage de la modernité apparaît. ■
► **Terre transmise. Histoire de passages de relais dans le monde agricole**, d'Olivier Aubrée, Rue de l'échiquier, 160 p., 15 €.